

Depuis dix ans...

Jacques Larue-Langlois

Numéro 47, 1988

Sur le répertoire national

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28079ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larue-Langlois, J. (1988). Depuis dix ans.... *Jeu*, (47), 113–116.

depuis dix ans...

Si mon choix ne concerne que les dix dernières années de production théâtrale au Québec, c'est qu'il se limite volontairement aux pièces que j'ai vues en tant que critique et sur lesquelles j'ai donc eu à me pencher sérieusement pour en faire l'analyse. D'autant plus qu'il m'est devenu presque impossible de détacher un texte théâtral de la production qu'on en a tiré: la pièce ne devient telle qu'une fois mise en scène.

Logiquement donc, mon premier critère d'appréciation devient le niveau d'éclatement de la théâtralité d'une production. Invention, fantaisie, originalité, imagination dramatique sont les jalons premiers du jugement que je porte en ce cas. Ils le disputent cependant — et de



La Saga des poules mouillées de Jovette Marchessault. «[...] un équilibre parfait entre l'humour et l'émotion.» Sur la photo: Charlotte Boisjoli et Amulette Garneau. Photo: André LeCoz.

très près — à la pertinence des textes. J'entends par là que toute oeuvre d'art, quelle qu'elle soit, doit refléter le milieu social dont elle émane, au risque de n'être qu'une manifestation d'individualisme: intéressante peut-être, mais sans effet.

À ce double égard, *Panique à Longueuil* de René-Daniel Dubois est un choix absolument logique en ce qu'elle nous montre le vrai monde de nos villes dans toute sa disparité mais sous un angle abracadabrant, fou et plein de poésie: une vision onirique de nos voisins et de ce qui les agite en même temps que du piège qui nous retient avec eux.

Quant à la pièce de Denise Boucher, *Les fées ont soif*, sa production constitue une étape importante de la libération du fardeau religieux du peuple québécois, au même titre, par exemple, que le *Refus global*, il y a 40 ans. C'est un texte féministe mordant et de surcroît libérateur, dont la mise en scène appelait une très grande originalité théâtrale.

La Complainte des bivers rouges de Roland Lepage marque doublement le coup par sa pertinence politique flagrante (particulièrement à quelques mois du fameux référendum perdu) et par sa théâtralisation carrément éclatée, portée par une parlure exotique. Elle m'a procuré quelques-unes des plus vives émotions que j'aie ressenties au théâtre.

Côté texte et littérature, *la Saga des poules mouillées* de Jovette Marchessault l'emporte haut la main. C'est l'histoire littéraire féminine du Québec qui est ici racontée à un rare niveau d'exaltation lyrique, dosant en un équilibre parfait l'humour et l'émotion. L'inventivité de la mise en scène en fait en outre un spectacle éclatant.

C'est encore la littérature qui triomphe dans *Émilie ne sera plus jamais cueillie par*



Monique Mercure et Michelle Rossignol dans *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* de Michel Garneau. C'était au Café de la Place en 1981; «[...] la simplicité et l'intimité de la poésie...». Photo: Pierre Gaudard.

«Inspiration profonde alliée à la pertinence sociale...»: *les Feluettes* de Michel Marc Bouchard. Sur la photo: Denis Roy et Jean-François Blanchard. Photo: Robert Laliberté.



lanémone de Michel Garneau. Cette préoccupation littéraire s'ouvre cependant sur le monde en faisant découvrir la simplicité et l'intimité de la poésie à travers une étrangère et une relative inconnue, la poétesse américaine Emily Dickenson. Deux grandes actrices (Michelle Rossignol et Monique Mercure) apportent une infinie profondeur à des personnages simples et attachants qui font partager leur grand plaisir de simplement vivre et respirer la beauté.

Dans *Vie et mort du Roi Boiteux* de Jean-Pierre Ronfard, c'est l'ampleur de la saga qui étonne d'abord, étalée sur six épisodes et quatorze heures de production. Mais ce sont l'audace, l'extravagance et l'imagination foisonnante de l'auteur-metteur en scène qui permettent d'établir un lien étroit et continu entre une éclectique légende des siècles culturelle et la vie quotidienne à Montréal. Noble excentricité, folie furieuse et débridée.

Ce *Decameron*, à peine inspiré de Boccace, est en réalité une oeuvre d'Alexandre Hausvater, mise en mots par François Roberge. Une adaptation géniale dans une mise en scène dure mais ô combien efficace qui, grâce aux performances puissantes de tous les comédiens, tenait continuellement le spectateur entre le rire étouffé et les larmes d'indignation. Grande fermeté de la langue.

Avec *Vinci* de Robert Lepage, le spectacle décolle dans toutes ses dimensions: brillant esprit du texte à saveur verbale travaillée, simplicité et efficacité de l'invention scénique et dimension musicale particulièrement appropriée. Lepage offre une leçon d'humilité sur l'interprétation de l'art: un simple combat entre la tête et le coeur.

Il fallait bien que Michel Tremblay se retrouve à ce palmarès; et le choix ne fut pas facile. C'est peut-être la proximité dans le temps qui m'incite à retenir sa dernière création, *le Vrai Monde?* La pertinence est d'autant plus forte que l'oeuvre est à la fois sociale et personnelle. Le dédoublement des personnages (ceux de la pièce et ceux de la pièce dans la pièce) est particulièrement bien mené (par Brassard) et, du début à la fin, le drame profondément touchant reste plausible: on y croit.

Enfin, un texte qui nous a fait découvrir un auteur mais qui doit énormément encore à son metteur en scène, André Brassard, *les Feluettes* de Michel Marc Bouchard. L'inspiration dramatique profonde alliée à la pertinence sociale (notre société rejette encore les homosexuels) débouchent sur une grande simplicité pour aborder un sujet complexe et délicat. C'est la suggestion qui prime sur le réalisme dans ce drame joué au deuxième degré mais atteignant le spectateur au tout premier.

Il est évident qu'à mesure que notre répertoire théâtral national s'élargit et s'enrichit de créations riches et valables, celles-ci devraient faire l'objet de reprises régulières sur nos scènes. Comment peut-on envisager de jouer du Guitry (une grande compagnie l'ose ce printemps) alors qu'il y a tout ce Tremblay, ce Germain, ce Garneau, ce Dubois... dont la valeur scénique et la pertinence sociale sont infiniment plus grandes? À quand la mise sur pied d'un théâtre de répertoire exclusivement québécois?

jacques larue-langlois.*

*Professeur de journalisme au département de Communications de l'Université du Québec à Montréal et chroniqueur de théâtre pour l'émission «Daybreak» au réseau anglais de Radio-Canada AM, Jacques Larue-Langlois a auparavant été critique de théâtre au *Devoir*.